Christine Montalbetti

Discours de réception du Prix Franz Hessel 2014

Madame la Ministre déléguée à la Culture et aux Médias, Madame la Ministre de la Culture, je vous remercie chaleureusement, ainsi que Madame Christel Hartmann Fritsch, directrice de la Fondation Genshagen, Monsieur Guy Walter, directeur de la Villa Gillet, écrivain, créateur des stimulantes *Assises Internationales du Roman* et de *Mode d'emploi : un festival des idées*, Adélaïde Fabre, directrice de programmation attentive, ainsi que les membres du jury, collectivement, et individuellement. Et je félicite Esther Kinsky, lauréate allemande.

Je voudrais remercier aussi mon éditeur, Paul Otchakovsky-Laurens, sans qui je ne serais pas dans ce salon de Berlin aujourd'hui, et qui a donné un sens aux heures que je passe assise à ma table de travail, Jean-Paul Hirsch, attaché de Presse et fidèle accompagnateur, Vibeke Madsen, qui s'occupe de nos droits et des relations internationales, Thierry Fourreau qui a donné forme matérielle à ce livre, et Antonie Delebecque.

Je suis très heureuse de recevoir ce prix ce soir. D'abord à cause de la personnalité de Franz Hessel. Son double de fiction, le Jules du Jules et Jim de Henri-Pierre Roché, ne doit pas occulter le véritable Franz Hessel, le traducteur, le poète, l'auteur des Promenades dans Berlin; mais c'est un fait qu'il est entré très tôt dans nos imaginaires avec la belle adaptation de Truffaut, qu'il a un peu pour moi la voix d'Oskar Werner, son bel accent traînant, et qu'il incarne l'idée même de la liberté, d'un exercice de la liberté qui est plus périlleux sans doute que de s'engouffrer dans les voies déjà tracées des codes, et qui est le lieu de l'inventivité, comme d'une plus grande immédiateté dans les relations. Une exigence de liberté qui a hanté ma (notre) jeunesse, parce que c'était la condition pour improviser sa vie.

Je ne connais pas l'allemand. J'avais appris à dire, il y a longtemps (mais je crois que cela sonne de façon étrange) « Ich spreche kein Deutsch », et aussi cette phrase que pour l'instant je n'ai jamais eu l'occasion de prononcer: « Du hast schöne Augen ». Rien de plus. La traduction de ce roman ira donc rejoindre ce que j'appelle « ma bibliothèque illisible ». Je ne pourrai pas, au contraire des traductions en anglais, la relire. Mais j'aime cette idée aussi. Celle de la dépossession. D'une dépossession heureuse. Parce que toute traduction est aussi une lecture, et donc une interprétation. Tout en restant le même, ce roman deviendra un peu autre: et c'est une chance qu'on lui permette cette métamorphose, qui restera pour moi mystérieuse.

Je suis heureuse que ce texte, à travers les mots d'une traductrice ou d'un traducteur, puisse toucher de nouveaux lecteurs. Je l'ai écrit après Love Hotel, qui se passe l'après-midi du tsunami, alors que ce jour-là je me trouvais en résidence d'écriture à Kyoto. Plus rien que les vagues et le vent est un roman qui se déroule sur l'autre rive du Pacifique, dans l'Oregon, et qui correspondait pour moi au désir de reconstruire un monde, sur l'autre côte. À une confiance dans la puissance de la fiction. Dans sa capacité à créer des vies. Dans ce pouvoir de la fiction à se faire un écho du monde actuel, à retraiter de vieilles fables comme celle du fils prodigue, et à panser nos blessures. À produire des mondes neufs, comme à conserver une trace de ce qui s'enfuit.